



Helge Hesse

**Une promesse allemande
WEIMAR
1756-1933¹**

Un lieu peut devenir une promesse au travers des gens qui l'habitent. Parce qu'entre 1756 et 1933 de nombreuses personnes saillantes espèrent l'accomplissement de multiples promesses, la petite ville de **Weimar** se développa en devenant un centre spirituel et culturel de l'Allemagne. Dans un laps de temps d'un peu plus d'un siècle et demi, de nombreuses idées et œuvres y ont pris naissance qui, depuis l'Allemagne continuent de rayonner encore dans le monde aujourd'hui. En font partie d'importantes contributions en philosophie, science et littérature, de nouvelles impulsions musicales, de nouvelles voies explorées en peintures, en formations artistiques et tout particulièrement des innovations dans l'aménagement et l'architecture modernes.

Weimar est devenu un centre de culture et d'art important et puissant dans le monde entier avant tout

parce qu'elle fut le lieu de vie et de travail de personnalités marquantes originaires de nombreuses nations. Venues d'Italie, de Russie, de Belgique, des Pays-Bas, de France ou d'Angleterre, elles y apportèrent des idées issues de leur culture d'origine et les puisèrent sur place dans leur patrie d'élection. Tout cela est lié à une promesse, jamais directement formulée mais toujours en germe, d'une Allemagne qui contribue pacifiquement au progrès de l'humanité, d'une Allemagne qui, de par sa culture, sa langue et son penser, ses idées et sa créativité², reste ouverte aux influences d'autres cultures et veut ainsi enrichir sa propre culture et la faire évoluer en permanence. Car une culture profonde et importante ne se forme que dans l'échange avec d'autres cultures.

Weimar, lieu de promesses allemandes pour un monde meilleur, disparut en 1933, lorsque les nationaux-socialistes mirent à profit la nomination d'Adolf Hitler au poste de chancelier du Reich pour remplacer radicalement aussitôt la République fédérale par une dictature brutale et généralisée, qui, même et surtout à **Weimar**, s'est accompagnée de la rupture de toutes les promesses humaines. C'est sur cette

Contenu	
En avant-première	p.7
Le jeune duc et Anna Amalia 1756-1775	p.9
Goethe partout 1776-1793	p. 41
Schiller, le voisin vivifiant 1794-1804	p. 79
Maria Pavlovna, Napoléon et les Schopenhauer 1805-1831	p.111
Sur Liszt et Andersen jusqu'au tableau 1832-1899	p. 157
Avec Kessler et van de Velde vers la modernité 1899-1918	p. 197
Du Bauhaus à la rupture avec l'humanité 1919-1933	p. 235
Bibliographie	p. 279

césure que s'achève le livre.

Il reste à regarder tout ce que **Weimar** continue d'inspirer en tant que lieu dans le monde, ce **Weimar** dont les idées sont portées vers un nouveau présent et un nouvel avenir, que l'on espère meilleur. Son rayonnement transparaît dans l'architecture moderne, dans la forme des objets du quotidien, dans le son et les concepts de concert du groupe allemand *Kraftwerk*, dans les citations du ballet triadique, chez David Bowie et Madonna, dans la conception des pochettes du label de jazz *Blue Note*. Ce livre suit les grandes personnalités qui ont marqué ce **Weimar**. Il raconte les histoires de parcours de vie et

1 Un échantillon de lecture, aimablement fourni par *Info3-Bücher Post* de Francfort-sur-le Main.

Source : Info3 : https://www.info3-shop.de/wp-content/uploads/2023/11/Leseprobe_Ein-deutsches-Versprechen.pdf

2 On parle aussi de ce point de vue d'une « Allemagne secrète » *Geheimes Deutschland*

relie les passions, les objectifs, les liens, les inimitiés, les victoires et défaites, et montre comment un lieu peut devenir une promesse grâce à ses habitants.

Le jeune Duc et Anna Amalia (1756-1775)

Prologue — Un nouveau Duc

En bas, dans la vallon de la rivière Ilm, le vent d'hiver sifflait dans les ruelles de Weimar. Sur les hauteurs de la petite ville résidentielle, dans le vaste parc du Belvédère, vivait dans un château un garçon de dix ans, nommé Ernst August Constantin ; timide, faible et souvent malade. Il était le prince héritier de la petite principauté de Saxe-Weimar-Eisenach. Il avait perdu sa mère dix mois auparavant et maintenant, le 19 janvier 1748, son père, le duc Ernst August I^{er}, venait de mourir dans sa résidence secondaire d'Eisenach.

Pendant vingt ans, le duc avait imposé sa volonté à sa petite principauté et aux quelques quatre-vingt-dix âmes qui y vivaient. Savourant le faste, poursuivant les femmes, abattant dans les forêts le gibier qu'on lui mettait sous le nez. Il avait forcé les fonctionnaires de sa cour à épouser des femmes avec lesquelles il avait partagé son lit ; et il avait fait emprisonner de nombreux courtisans fortunés jusqu'à ce qu'ils lui cèdent leur fortune ou lui versent une forte somme d'argent. Ernst August I^{er} avait besoin d'argent pour sa cour, mais surtout pour les vingt châteaux qu'il avait construits et pour son armée surdimensionnée, grâce à laquelle il espérait obtenir de hautes fonctions militaires dans l'Empire. Mais nombre de ses victimes d'extorsion le poursuivirent avec succès devant les tribunaux impériaux. Il laissait derrière lui un petit État presque ruiné, doté de plus de mille chiens et près de quatre-cents chevaux.

La plupart de ses châteaux tombaient déjà en ruine. Parmi ceux qui pouvaient encore être utilisés, il y avait le château rococo Dornburg, lieu de résidence de son seul fils restant le jeune duc, le château baroque du Belvédère au sud de **Weimar**.

Le prince héritier Ernst August Constantin ne devait sa naissance qu'au seul décès du fils de son père, lequel après le décès de sa première épouse, ne voulut plus se consacrer qu'à ses compagnes. Lorsqu'il avait fallu trouver un nouveau prince héritier, il s'était remarié sans hésiter et avait eu encore quatre enfants avec sa seconde épouse. Des trois garçons, seul Ernst August Constantin, le deuxième né, avait survécu. Il n'avait guère reçu d'amour ni d'affection. Il était un instrument. Un héritier. Le père laissa son éducation aux courtisans et ne vit son fils pour la dernière fois que cinq ans avant sa mort.

Un successeur était important. Sans lui, une principauté risquait d'être divisée. Ernst August I^{er} avait lui-même profité d'un tel cas : comme une partie de sa famille n'avait pas de successeur, Eisenach lui était revenue. La perte et l'acquisition de parties du pays étaient une pratique courante depuis des générations dans la famille d'Ernst August, les Ernestins. Cette famille appartenait à son tour aux Wettins, l'une des plus anciennes lignées de la haute noblesse allemande. Les Wettins se scindèrent en Ernestins et Albertines lors du partage de Leipzig en 1485. Au cours des générations suivantes, les Ernestins se sont divisés en plusieurs branches en morcelant ainsi leurs domaines en Saxe et Thuringe. De ce fait, la puissance de la grande Saxe, si grande autrefois s'amenuisait tandis qu'au Nord, celle de la Prusse brandebourgeoise³, s'élevait.

Très tôt, les Ernestins se sont rangés du côté du protestantisme, après la scission d'avec l'Église de Rome, initiée par Martin Luther. Après la Diète de Worms, l'Ernestin Frédéric III le Sage avait offert sa protection à Luther — déclaré hors-la-loi par l'Église catholique — réfugié et caché à la forteresse de Wartburg près de Weimar. Plus tard, lors de la guerre de la ligue *Smalkalde* contre l'empereur catholique Charles Quint, Jean-Frédéric de Saxe, dit *Le Magnanime*, perdit en 1547 son titre d'électeur et une grande partie de son domaine. C'est lui qui, en 1552, fit de la petite ville de **Weimar** la capitale de ce qui lui restait du duché de Saxe-Weimar et il fonda en 1557 une université dans la ville voisine d'Ié-

3 Ce qui fera de la Prusse l'actrice de l'unification allemande et entraînera trois guerres dont deux mondiales. *Ndt*

na. Lors du partage d'Erfurt en 1572, les Ernestins se sont à nouveau divisés. C'est ainsi que naquit, entre autres, la maison de Saxe-Weimar.

La ville de **Weimar** est née d'un regroupement de huttes et de maisons autour d'une fortification, d'abord en bois, sur un terrain surélevé. La petite rivière *Ilm* serpentait en plusieurs bras à travers une vallée. Le nom de **Weimar** vient probablement de la désignation de l'endroit comme lieu consacré ou point d'eau sacré. De *wih* pour « sacré » et *mare* ou *mere* pour « point d'eau ». L'endroit fut mentionné par écrit pour la première fois en 984.

À partir d'un ouvrage de défense en bois, situé sur une colline au bord de la *Ilm*, on édifia un château à douves autour duquel le réseau des ruelles de Weimar s'est développé. Le château à douves devint le château Hornstein. À partir du milieu du 16^{ème} siècle, Weimar étant devenue la ville de résidence, la cour s'intéressa vivement à la culture. En 1617, on fonda la Société fruitière, également appelée l'Ordre des Palmes, une sorte d'association de promotion des langues, dans laquelle près de 900 nobles cultivaient la langue allemande. On gérait un cabinet de numismatique, un orchestre et un théâtre.

Parce qu'Ernst August I^{er}, après l'ajout d'Eisenach, régnait sur deux principautés en union personnelle, il pouvait désormais s'appeler duc. Son domaine, appelé Saxe-Weimar-Eisenach, était divisé en deux grands territoires distincts ainsi qu'en petites circonscriptions et enclaves. D'autres principautés possédaient à leur tour des enclaves sur le territoire d'Ernst August. Pour se rendre de **Weimar**, la ville de résidence, à Eisenach, la résidence secondaire, il fallait donc traverser un territoire étranger. Le duché n'était donc qu'un petit *patchwork* de plus dans l'immense tapis rapiécé de l'Allemagne d'alors.

La maison de Saxe-Weimar risquait de disparaître à tout moment, d'autant plus qu'en cas de décès prématuré d'Ernst August Constantin, ses parents dans d'autres principautés ne semblaient pas réticents à l'idée de s'approprier le petit duché. On pouvait s'interroger alors : **Weimar** resterait-elle alors une ville de résidence, pouvait-elle même conserver son importance ? C'est pourquoi les courtisans, les fonctionnaires, les commerçants, les artisans et les employés de Weimar avaient peur. Car la petite ville dépendait de la cour de la famille ducale. Le prince héritier orphelin, âgé de 10 ans, fut placé sous la tutelle de ses cousins dans les duchés de Saxe-Cobourg-Saalfeld et de Saxe-Gotha-Altenbourg. À la cour de Gotha, on essaya de le préparer à ses futures tâches. Heinrich Reichsgraf von Büнау, qui avait été nommé gouverneur, à partir de 1751, exerça bientôt une influence considérable sur son éducation.

La jeune épouse

Le 8 décembre 1755, l'empereur déclare le jeune Ernst Auguste II Constantin majeur, et donc capable de régner. Le jeune duc s'était transformé en un jeune homme de haute taille, mince et pâle. et donnait l'impression, notamment en raison de sa nature timide, d'être un mince roseau au milieu d'une tempête. À la fin de l'année, il prit en charge le gouvernement. Il était toujours maladif. On ne sait rien de l'homme qu'il était. On ne sait pas grand-chose de sa nature. Il était sans doute réservé, c'est ce qui ressort des informations qu'on nous a données sur lui. Lui qui était né pour remplir une fonction, il restera seul à bien des égards. Avec en plus un corps faible qu'il portait comme un fardeau. On dit qu'il était enclin à la mélancolie. Il était un peu coupé du monde, lui-même à l'image de **Weimar**. Il se doutait bien qu'il n'aurait pas beaucoup de temps pour accomplir au moins le devoir d'assurer la pérennité de sa maison ducale.

À peine arrivé au gouvernement, il s'attaqua à l'accomplissement de sa tâche la plus importante. Au début de l'année 1756, il entreprit un voyage avec son ancien gouverneur de tutelle, Heinrich Reichsgraf von Büнау, désormais président du *consilium* secret, c'est-à-dire le plus haut organe gouvernemental de **Weimar**, et donc en fait le premier ministre d'Ernst August Constantin. Il s'agissait de trouver une épouse. Le voyage se poursuivit jusqu'à Brunswick. C'est là que régnait le duc Charles I^{er} sur le duché de Brunswick-Wolfenbüttel. Comme la famille d'Ernst August II Constantin, les Wettiner, appartenaient à la famille de Charles, les Guelfes, faisaient partie de la haute noblesse allemande. Charles-Philippine Charlotte, épouse de la maison Hohenzollern, était une sœur du roi de Prusse Frédéric II, avec lequel Charles entretenait de bons contacts.

Ernst August II. Constantin et Charles I^{er} n'étaient que deux princes dans une Allemagne composée de plus de 200 principautés. Celles-ci formaient, sous le toit du *Saint Empire romain germanique*, un ensemble d'États finalement très hétérogène et lâche, qui n'était pas comparable à un ensemble d'États unifié de type moderne. À cela s'ajoutaient des clivages religieux entre les princes protestants et les catholiques romains ainsi qu'un empereur catholique qui pouvait en partie exercer un pouvoir constitutionnel, mais qui n'avait que peu de prise sur la vie politique quotidienne des duchés. Dans cette constellation, Charles, tout comme Ernst August II. Constantin, durent jongler avec les problèmes de pouvoir politique et d'alliances. Les liens familiaux en donnaient essentiellement le ton.

De **Weimar**, on avait poliment écrit à la cour de Brunswick pour savoir si l'on était prêt à marier l'une de ses filles. Comme il est d'usage en cas d'intérêt, la réponse fut un portrait peint de manière plutôt avantageuse de cette fille que l'on envisageait peut-être de donner en mariage. La cour de Brunswick proposa Anna Amalia, âgée de 16 ans seulement, cinquième d'une famille de 13 enfants et deuxième fille, la cadette.

Il n'y eut pas de coup de foudre, et il n'y eut peut-être même jamais de sentiments profonds. Mais les deux se sont « convenus ». Le contrat de mariage fut rapidement négocié, réglant entre autres, la sécurité financière d'Anna Amalia. Le 16 mars, le mariage eut lieu au château de Brunswick, qui venait d'être construit. Les festivités durèrent quatre jours, après quoi Anna Amalia prit congé de son enfance et de sa patrie. Lorsqu'elle partit pour Weimar, elle n'eut le droit d'emmener qu'une dame de compagnie.

Le 24 mars, les jeunes mariés se approchaient de leur destination en passant par l'Ettersberg. Un corps de hussards attendait à la frontière du pays et il escorta la calèche des jeunes époux jusqu'à la ville. Les postillons annonçèrent l'arrivée imminente. Les cloches sonnaient. Tout le monde était sur pied. Devant le château de la Résidence, qui s'appelait alors Wilhelmsburg, Büнау, qui avait parfaitement organisé les festivités, accueillit la petite mariée et le marié de haute taille, mince et pâle. Le repas fut servi dans la grande salle du château, puis Ernst August II. Constantin et Anna Amalia se rendirent à leur résidence d'été, le château de Bellevue, aux portes de la ville. Là, il s'agissait de remplir leur obligation de pouvoir présenter un héritier dans les plus brefs délais. Ils le firent.

Le 2 juin 1757, jour du vingtième anniversaire d'Ernst August II. Constantin, la cour annonça la grossesse de la jeune duchesse au public enchanté de **Weimar**. Trois mois plus tard, le 3 septembre, Anna Amalia mit au monde le prince héritier à 5h30 du matin. Il fut prénommé Charles August. « *Si je pouvais vous décrire le sentiment que j'ai éprouvé lorsque je suis devenue mère !* », raconta-t-elle plus tard dans son esquisse autobiographique *Mes pensées*. « *C'était la première et la plus pure joie que j'ai eue dans ma vie. Il me semblait que j'étais libérée de diverses autres sensations nouvelles. Mon cœur devint plus léger, mes idées plus claires, j'eus plus de confiance en moi* ». Elle n'avait que 18 ans.

Entre-temps, la guerre de Sept Ans faisait rage en Europe. Frédéric II avait envahi la Saxe en 1756 avec l'armée prussienne, et **Weimar** devait soutenir l'empereur romain germanique François I^{er} Étienne et son épouse Marie-Thérèse, régente de facto de la monarchie habsbourgeoise. Le jour de la naissance de l'héritier ducal, un corps d'infanterie de l'empereur prit ses quartiers à **Weimar**. Les jours suivants, d'autres troupes traversèrent la petite ville.

Quatre mois seulement après la naissance de Charles-Auguste, Anna-Amalia fut de nouveau enceinte, car il fallait un deuxième fils pour assurer la sécurité. Pendant ce temps, la santé du jeune duc se détériorait. Il ne restait plus beaucoup de temps pour la vie de couple et cultiver les points communs. Mais autant Ernst-August II Constantin qu'Anna-Amalia aimaient tous deux la musique et maîtrisaient plusieurs instruments. Anna-Amalia jouait du clavecin et de la harpe ; elle connaissait la théorie musicale et le contrepoint.

Le jeune duc tenta de donner plus de place à la musique à Weimar. Il fonda une nouvelle chapelle de cour. Les restes de l'ancienne avaient été dispersés par son père 20 ans auparavant. Ernst August II. Constantin confia alors la direction de la chapelle à Johann Ernst Bach, un neveu du grand Jean-Sébastien Bach. Johann Ernst Bach vint à Weimar malgré le fait que Wilhelm Ernst, le grand-père de son nouveau maître, avait autrefois fait enfermer dans le château de la résidence ce même Johann Sebastian Bach, qui était alors musicien au service de la cour de Weimar, parce que celui-ci avait eu

l'audace de chercher un autre maître. Pendant ses neuf années passées à Weimar, Johann Sebastian Bach avait créé la majeure partie de son œuvre pour orgue.

Johann Ernst Bach fut autorisé à venir parce qu'il avait en vue l'offre la plus avantageuse de toutes celles qui avaient été sollicitées. Ainsi, les chanteurs engagés devaient également être utilisés comme serviteurs de la cour et, dans le meilleur des cas, aider en tant qu'instrumentistes. Bach devint maître de chapelle de la cour, tout en restant organiste de la ville d'Eisenach. Il appelait sa troupe « *Hof-Bande* » (bande de la cour) et évitait le terme de « *Hofkapelle* » (orchestre de la cour).

Ainsi, Ernst August II. Constantin à une époque antérieure, comme s'il avait voulu reprendre une promesse qui n'avait pas été tenue depuis longtemps, mais qui n'avait pas été oubliée non plus : la promesse de **Weimar** comme un lieu de musique !

La jeune veuve

Ernst August II. Constantin, Anna Amalia s'en rendit vite compte, subissait l'influence presque écrasante de Bünau, qui tenait fermement les affaires du gouvernement entre ses propres mains et saisissait chaque occasion d'étendre son pouvoir en tant que président du *Consilium* secret. Depuis que Bünau avait été engagé en 1751 pour le prince alors mineur, il dirigeait en principe l'État, notamment dans le but d'assainir les finances de la Saxe-Weimar-Eisenach. Bünau faisait signer à Ernst August II. Constantin des documents généralement préétablis, sans entretien préalable particulier, et, au grand désarroi d'Anna Amalia, il limitait même les versements provenant de la caisse privée du jeune duc.

Et Bünau commença à prendre des dispositions. Le 21 février 1757, Ernst August II. Constantin rédigea son testament. Bünau — qui y avait été désigné comme premier fonctionnaire continuant à régner — lui avait dirigé la main et l'une des dispositions stipulait que Bünau ne pourrait être remplacé que dans le cas de sa propre mort. La tutelle du prince héritier avait été confiée à son épouse et au roi du Danemark Frédéric V, qui était marié à une tante d'Anna Amalia.

Ni Anna Amalia ni son père, Charles I^{er} n'acceptèrent tout cela. Anna Amalia tenta alors de clarifier trois choses dans son intérêt. Premièrement, elle voulait le droit exclusif d'éduquer ses fils, deuxièmement, le droit de diriger le gouvernement et troisièmement, elle voulait assurer ses revenus. Son père envoya son soutien en la personne de son vice-chancelier Georg Septimus Andreas von Praun. Celui-ci arriva à Weimar le 14 mars.

Pendant ce temps, l'état du duc malade semblait s'améliorer quelque peu. On commençait même à croire qu'il pourrait se rétablir. Mais Charles I^{er} et Praun voulaient être sûrs et continuaient à chercher systématiquement des moyens qui pourraient apporter à Anna Amalia les plus grands avantages après le décès d'Ernst August Constantin.

Avec Gottfried Nonne, qui siégeait au *Consilium* secret et était un adversaire de Bünau, Praun compléta alors le testament. Une ordonnance signée par Ernst August II. Constantin stipulait finalement qu'en cas de décès de ce dernier, Anna Amalia obtiendrait la tutelle complète de ses fils et la régence du pays, raison pour laquelle Anna Amalia demanda immédiatement à l'empereur la confirmation de sa régence. Bünau devait conserver toutes ses fonctions, mais il serait subordonné à la duchesse. De plus, les nouvelles dispositions stipulaient que l'on ferait appel à ses services aussi longtemps que « l'administration le jugerait utile ». On informa Bünau de sa quasi-disparition du pouvoir et, comme Ernst August Constantin allait mieux, Praun repartit pour Brunswick.

Mais le 27 mai, Nonne écrivit que le duc était mourant. Praun repartit immédiatement pour **Weimar**. Mais Ernst August II. Constantin mourut dès le 28 mai. Il devait bientôt s'avérer que, malgré tout, il avait réussi à faire de sa courte vie le début de quelque chose de grand.

Il fut alors proposé à Bünau de demander lui-même son renvoi. Celui-ci tenta nonobstant de s'adapter aux nouveaux rapports de force de la situation. L'empereur François I^{er} Étienne confirma le 9 juillet 1759, après de longues tergiversations, Anna Amalia dans sa régence exclusive et sa tutelle unique sur ses fils. En contrepartie, Anna Amalia dut s'engager à remplir toutes les obligations imposées par l'Empire, et donc à fournir des troupes à l'Empereur qui faisait la guerre à ses parents de Brunswick et de Prusse.

La régente

Anna Amalia n'avait pas encore 20 ans et elle était régente. Mais elle ne pouvait pas prendre de décisions aussi librement que les autres princes. Elle devait gérer un héritage et le transmettre à son fils à sa majorité. L'empereur avait expressément exigé qu'elle rende compte de sa régence. Le testament de son époux lui imposait également des contraintes. Il n'était pas prévu de modifier les structures du duché. À cela s'ajoutaient des finances en piteux état et la guerre de Sept Ans, qui devait encore mettre à l'épreuve le pays et ses habitants jusqu'en 1763.

Praun donna alors à Anna Amalia un cours accéléré d'histoire constitutionnelle et politique. Afin de lui donner un peu plus de marge de manœuvre, Charles I^{er}, Praun et Anna Amalia prirent la décision de se débarrasser définitivement de Bünau. On monta en épingle un vice de forme dans le *consilium* pour lui reprocher d'avoir ignoré Anna Amalia. Bünau demanda alors à Charles I^{er} de le renvoyer. Celui-ci laissa à Anna Amalia le soin d'accepter la demande de démission, ce qu'elle fit le 13 décembre 1759.

Praun réorganisa alors l'appareil gouvernemental de manière à ce qu'Anna Amalia ait un droit de regard sur tous les processus. Un nouveau Premier ministre ne fut pas nommé dans un premier temps. Toutes les décisions devaient être soumises à son approbation et devaient être signées par elle. Le secrétaire de cabinet, Carl Christian Kotzebue, originaire de Brunswick, devint sa personne de confiance au sein du *consilium*. De plus, elle pouvait s'appuyer sur les fonctionnaires administratifs expérimentés Rehdiger, Nonne et Greiner. Elle fut déçue par Gottfried Nonne, car il lui faisait trop de confidences et rapportait trop de ragots, tandis que Johann Poppo Greiner devint son confident le plus proche.

Les relations avec les états provinciaux se sont avérées tendues durant le règne d'Anna Amalia. Le caractère provisoire de son pouvoir a régulièrement joué un rôle dans les conflits et a ainsi affaibli ses possibilités de s'imposer. De plus, les États avaient leur mot à dire lorsqu'il s'agissait d'aspects importants du bien-être des deux princes. Car ceux-ci assuraient l'avenir du pays.

Le corset étroit du cérémonial, les insinuations et les jeux de pouvoir des courtisans, Anna Amalia les connaissait depuis l'enfance. Elle avait vu comment on se disputait ses faveurs en tant que princesse et régente. Elle se battit pour que chacun respecte le protocole écrit et les règles de conduite non écrites, elle a appris à gérer la jalousie à la cour et à s'en servir comme d'une arme à bon escient. Cela avait son importance lorsque, par exemple, on était en public dans la loge de la duchesse. Les marques de faveur, des cadeaux, un sourire, un signe de tête de la part de la princesse agissaient dans le délicat réseau des dépendances. Elle connaissait les soupçons des autres lorsque quelqu'un s'établissait durablement près d'elle, elle pressentait la crainte de ceux qui dépendaient d'elle de perdre leur faveur et leur proximité. À cela s'ajoutait le cérémonial qui s'était développé au fil des siècles dans la vie quotidienne de la noblesse : quelle devait être l'ampleur des honneurs, quel carrosse, quel attelage, qui accompagnait qui jusqu'à quel palier, jusqu'au carrosse. Qui rencontrer, quand et avec quel effort, qui accompagner au départ et comment. Qui s'assoit où, Si et quand des portes d'honneur, des chapelles, des poèmes de louange sont appropriés. D'autres fois si quelqu'un s'installait durablement près d'elle, elle pressentait la crainte de ceux qui dépendaient d'elle de perdre sa faveur et sa proximité.

Weimar n'était pas comme Brunswick, la patrie d'Anna Amalia, dont la cour princière comptait parmi les plus riches et les plus cultivées d'Allemagne et c'était un centre des Lumières. Brunswick était une ville hanséatique et une ville de foire ; elle comptait alors environ 25 000 habitants. —À la même époque, Weimar ne comptait que 6000 âmes. La petite ville était située à l'écart des grandes routes. Les routes de campagne menant à Erfurt et à Iéna étaient en piteux état. Le commerce, l'artisanat et les manufactures étaient à peine notables. La plupart des familles du village vivaient des services que la cour exigeait.

On habitait dans des maisons recouvertes de bardeaux, le long de ruelles étroites et sinueuses, dont beaucoup n'étaient pas pavées. Les eaux usées s'écoulaient librement le long des chemins, sur lesquels des cailloux aidaient à passer d'une maison à l'autre. Le contenu des pots de chambre était simplement jeté par la fenêtre. Ça sentait mauvais. On conduisait les cochons, les vaches et les moutons à travers la

ville. Certains visiteurs étaient horrifiés et voulaient repartir tout de suite. Au moins, sous le règne d'Anna Amalia, il y eut bientôt les premiers éclairages publics. Quelques lampes avec de l'huile de poisson éclairait la nuit d'une lumière chiche.

Anna Amalia voulait faire quelque chose contre toute cette somnolence. Il fallait faire savoir que cela valait la peine pour les grands esprits et la culture de venir à Weimar. Et peut-être ne viendraient-ils pas seulement en visite. Peut-être resteraient-ils durablement. Mais Weimar, en tant que ville, n'offrait guère d'attraits. Ce qui pouvait tout de même attirer les grands, c'était un emploi à la cour. Un revenu associé à une belle mission.

L'éducation des princes et Wieland

A l'époque, aucun poète ou écrivain ne pouvait vivre du commerce de ses œuvres. C'est pourquoi nombre d'entre eux se sont engagés comme précepteurs ou éducateurs à la cour, dans des familles nobles ou dans des foyers de la bourgeoisie aisée en plein essor. Les princes devaient être éduqués à Weimar, et Anna Amalia voulait dynamiser la culture à la cour et dans la ville. Peut-être pouvait-on ainsi faire d'une pierre deux coups ?

Après sa naissance, un prince était confié à sa nourrice. Une mère princière n'allaitait pas elle-même. La « chambre des femmes », avec les domestiques de la noble maîtresse de maison, s'occupait en outre du bien-être du petit enfant. L'éducateur était responsable de la formation scolaire de l'enfant. Dans une cour plus grande, il était souvent appelé maître de cour. Il avait d'autres enseignants sous ses ordres. S'il travaillait de manière satisfaisante, il pouvait, à ce poste, faire les premiers pas vers une plus grande carrière à la cour.

Le comte Johann Eustach von Schlitz dit Görtz — c'est son nom complet et singulier — séjournait à Weimar depuis 1759. Il se proposa lui-même pour cette tâche et Anna Amalia le proposa au *consilium* comme éducateur du prince. Görtz n'avait que 25 ans, mais Anna Amalia, la toute jeune mère, pensait que ce jeune homme cultivé pourrait, comme elle, grandir avec sa tâche. Le 7 mai 1762, Görtz prit ses fonctions. On lui confia d'abord Carl August, et Görtz fut ainsi immédiatement sous la surveillance de tous. Car l'éducation d'un prince constituait un sujet politique. Anna Amalia, les domestiques, la cour, le *consilium* secret, les états provinciaux : tous y portaient un intérêt justifié. Lorsque Görtz, un jour d'été, parcourut les trois kilomètres qui séparaient le Belvédère de la résidence princière, à pied et en compagnie de Carl August, il lui fut reproché de ne pas être assez attentif à la santé du prince.

La relation d'Anna Amalia avec Görtz ne fut pas exempte de jalousie à son égard, lui qui était au contact quotidien de ses deux fils. De son côté, Görtz essayait de s'affirmer dans sa position de pouvoir et d'équilibrer les intérêts de chacun. Il se battait sans cesse auprès d'Anna Amalia pour préserver la reconnaissance de ses compétences. L'embauche d'un professeur de français faillit entraîner sa démission.

— cela s'ajoutaient les caractères différents des deux princes, que Görtz et Anna Amalia durent gérer. Dès son plus jeune âge, le prince héritier Carl August fit preuve d'une forte volonté propre et d'une très bonne capacité de compréhension, deux qualités qu'il possédait bien plus que son frère Constantin. Carl August est devenu un garçon doté d'une bonne santé. Un soulagement pour tout le monde, car Anna Amalia et la cour restaient constamment préoccupées par le souvenir de son père malade. Carl August n'avait pas encore cinq ans qu'il savait déjà qu'il serait un jour le maître de tous ceux qui l'entouraient, et il commença à en profiter. Il essayait sans cesse de contourner le cérémonial de la cour et faisait savoir aux courtisans qui il serait un jour. Il fut initié très tôt à sa future mission. Dès l'âge de six ans, il prit la parole en 1763, lors de l'ouverture du Diète. Deux ans plus tard, le peuple lui rendit hommage pour la première fois à Eisenach.

La relation d'Anna Amalia avec ses fils n'allait pas sans difficultés. Elle estimait que Carl August et Constantin devaient mériter l'amour maternel par leur comportement et leur obéissance. Görtz tenta, en partie contre le souhait d'Anna Amalia, de donner aux deux garçons des espaces de liberté, dans lesquels ils pouvaient se comporter comme des enfants. Mais il savait qu'il devait les aider à de-

venir rapidement des adultes. Parallèlement, il avait constamment en vue sa propre position. C'est ainsi qu'il avait proposé dans ses premières années la rédaction de lettres des fils à leur mère. Carl August et Constantin n'avaient plus qu'à copier ce qui avait été fait. Pendant les années où ils grandissaient, elle ne voyait ses fils, le plus souvent, qu'une seule fois tous les deux jours, à raison d'une heure. Elle ne dînait que rarement avec eux. La cour et le gouvernement lui laissaient peu de temps pour cela.

Lorsque Görtz proposa d'éduquer les princes en les familiarisant à d'autres lieux, Anna Amalia réagit avec réticence. Elle ne voulait pas lier encore plus étroitement ses fils à leurs éducateurs ou perdre encore plus d'emprise. Elle trouva donc la parade en proposant un voyage de ses fils, accompagnés de Görtz, à Brunswick en 1771, à la cour de leurs parents. Et elle les accompagna. À Brunswick, les princes apprirent à côtoyer d'autres princes et firent même la connaissance de leur grand-oncle Frédéric II, l'oncle d'Anna Amalia. Celui-ci fut séduit par le jeune Carl August, alors âgé de 14 ans. Il avait déjà vu beaucoup de princes plus âgés, remarqua un jour le roi de Prusse, « et parmi eux, il n'y en avait pas un qui se soit si bien comporté ». Görtz en fut fier.

Görtz a vite compris que Carl August serait probablement déclaré majeur à l'âge de 18 ans. Mais d'ici là, il fallait continuer à ajuster l'éducation. Anna Amalia ayant rejeté tous les projets de tournée de galanterie de Carl August, il fallait trouver une formation adéquate sur place, à Weimar. Görtz proposa plusieurs professeurs, dont un membre du *consilium*, qui aurait ainsi un meilleur accès à l'éducation. Et : Le savant et écrivain Christoph Martin Wieland devait enseigner la philosophie. Wieland, alors professeur à Erfurt, s'était rendu pour la première fois à Weimar en novembre 1771, pour quelques jours. Il avait publié en 1761 le roman à succès *Histoire d'Agathon* et s'était fait connaître par des traductions de Shakespeare. Mais on hésitait...

Début mars 1772, Wieland fit la lecture à Anna Amalia à la cour de **Weimar** de son dernier roman *Le miroir d'or ou les rois de Scheschian*. Un livre qui faisait la promotion de l'éducation éclairée d'un prince. L'idée de Wieland d'un État idéal consistait en une monarchie éclairée, comme on voyait par exemple celle de l'oncle d'Anna Amalia, Frédérique II, en Prusse. Cela plaisait à la régente. Peut-être que la nomination de Wieland à **Weimar** permettrait effectivement d'élever l'éducation des princes à un nouveau niveau. Mais il est certain que l'engagement de cet homme célèbre aurait fait parler de **Weimar**.

L'encouragement d'Anna Amalia à faire venir d'éminents savants, déjà entamé depuis longtemps, avait déjà porté ses premiers fruits. Avant Wieland, l'écrivain Johann Karl August Musäus, connu pour son roman épistolaire, était arrivé d'Iéna en 1763, d'abord en tant que maître des pages et, à ce titre, responsable de la formation et de l'utilisation des pages à la cour. Depuis 1769, il enseignait en tant que professeur au lycée Wilhelm-Ernst.

En effet, Wieland était intéressé par une position à la cour. Il espérait ainsi pouvoir poursuivre ses ambitions littéraires en toute sécurité. A Pâques, il revint à Weimar et une brève correspondance confidentielle s'engagea entre lui et Anna Amalia. Celle-ci avoua à Wieland qu'elle pensait avoir échoué dans l'éducation de ses fils. Le prince héritier, en particulier, manquait de respect et d'amour maternel. Si elle pouvait recommencer, elle ferait particulièrement attention à cela dans son éducation. Wieland balaya ses reproches personnels. On ne peut pas toujours atteindre une raison et une pureté parfaites. Il montra les lettres d'Anna Amalia à Görtz - qui était indigné car il y voyait des critiques portées sur son propre travail.

Après de longues négociations, au cours desquelles Wieland finit par obtenir le titre de conseiller à la cour et que des émoluments plus élevés lui furent accordés, un accord fut trouvé. Wieland devait faire office d'éducateur du prince héritier. L'engagement devait durer jusqu'au 18^{ème} anniversaire de Carl August. à la fin de l'année scolaire.

En septembre 1772, Wieland s'installa à **Weimar**. Il se lia rapidement d'amitié avec Görtz. « À l'exception de nos princes, il n'a pas d'autre ami que moi, je n'ai pas d'autre ami que lui », rapporta-t-il dans une lettre à son ami, le médecin et poète Johann Georg Zimmermann. Dans son enseignement, le nouveau professeur fit découvrir aux deux princes la philosophie de l'Écossais Adam Ferguson. L'enseignement ne durait qu'une à deux heures par jour, car les garçons recevaient également l'enseignement d'autres professeurs. Wieland fut impressionné par le jeune Carl August. Le 4 décembre 1772, il

écrivit à Jacobi : « Si le ciel lui laisse la vie sauve, à lui et à quelques bons amis qu'il a, vous devrez, en six ans a dato voir une petite cour qui doit gagner que l'on vienne des extrémités de la terre pour la voir ».

Anna Amalia fut cependant vite désillusionnée en ce qui concernait Wieland. À son conseiller d'État Jakob Friedrich von Fritsch, elle parla d'un « homme d'honneur », d'un homme aux « sentiments honorables », mais doté d'un « faible enthousiasme » avec « beaucoup de vanité et d'amour propre ». Malheureusement, elle se rendit compte trop tard que Wieland « n'était pas fait pour le poste qu'il occupait ».

Mais dans un premier temps, Görtz et Wieland ont tenté chacun, d'employer l'autre à ses propres fins et ils se disputaient les faveurs du prince héritier — ce qui eut pour conséquence d'augmenter l'éloignement de Carl August de sa mère. Laquelle voyait avec de plus en plus de méfiance les deux princes-éducateurs comme des vaniteux, des hommes ambitieux, dévoués avant tout à leurs objectifs personnels. Lorsque elle en parla à Carl August, celui-ci rejeta brutalement cette idée. Il déclara qu'il leur faisait confiance et qu'ils étaient ses meilleurs amis ; elle, par contre, ne voulait que s'opposer à eux.

Les dissensions sont allées si loin qu'Anna Amalia envisagea avec soin de demander leur démission. Carl August pouvait aussi être mis au pouvoir dès l'âge de 17 ans, se disait-elle. Une idée qui lui trottait dans la tête, que Görtz portait déjà en lui. Anna Amalia fit appel à son plus haut fonctionnaire, le conseiller d'État Jakob Friedrich von Fritsch et se confia à lui. En 1772, celui-ci avait pris la présidence du *consilium* secret, après qu'Anna Amalia eut perdu son proche confident de longue date, Johann Poppo Greiner, qui avait décédé. Fritsch trouva des éloges et de bonnes paroles pour elle et pour son fils et il conseilla avec malice qu'en ce qui concernait Görtz et Wieland, il suffisait d'en faire ressortir les inconvénients et les mauvais côtés. Le prince eût vite fait de les remarquer. De plus, la jalousie divisera certainement rapidement les deux éducateurs.

Fritsch savait comment tirer les ficelles à la cour. Anna Amalia lui fit encore plus confiance lorsqu'il proposa à son fils Constantin un « gouverneur » pour ce poste. L'officier prussien Carl Ludwig Knebel⁴. Ce dernier, cultivé et sensible, avait déjà participé à l'automne 1773 au... [ici s'arrête l'échantillon de lecture de Bücher-Post **Info3**, *ndt*]

Helge Hesse

(Traduction Daniel Kmieciak)

2023 Philipp Reclam jun. Verlag GmbH,
Siemensstraße 32, 71254 Ditzingen
Druck und buchbinderische Verarbeitung:
Friedrich Pustet GmbH & Co. KG,
Gutenbergstraße 8, 93051 Regensburg
Printed in Germany 2023

Reclam, Universal-Bibliothek und
Reclams Universal-Bibliothek sind eingetragene Marken
der Philipp Reclam jun. GmbH & Co. KG, Stuttgart
ISBN 978-3-15-011436-0
Auch als E-Book erhältlich
www.reclam.

4 Ce ne sera qu'en décembre 1774 que Goethe sera présenté au duc de Saxe Weimar qui l'invitera à venir lui rendre visite à Weimar. Le 15 mai 1775, Goethe entame un voyage en Suisse avec les frères Stolberg. [en voir le récit de Ruedi Bind dans **Die Drei** 5/2023 : DDRB523.pdf, *ndt*]. Le 12 octobre 1775 Goethe part pour Weimar et rompt avec Lili, où il arrive le 7 novembre : « par un matin gris d'automne. Le pays n'offre guère d'agréments. Il est de végétation rare, de climat rude, et **Weimar** elle-même, qui ne compte que 4 000 habitants, apparaît chétive, humble, presque misérable avec ses maisons basses, brun-clair et vert-pomme groupées autour du château récemment dévasté par un incendie. » (John Carpenter : *Goethe*) ; le 11 juin 1776, devenu conseiller intime de Charles Auguste, Goethe gouverne le Grand-Duché de Saxe-Weimar avec le titre de premier ministre.